

que nous sommes à une époque de progrès et de conciliation qui fait que le Pape, dans sa sagesse, accepte, sanctionne certains règlements et bénit les républicains.

Les choses de France nous apparaissent toujours comme à travers des verres grossissants. Ainsi, j'entends souvent dire que la France est dégénérée, qu'on n'y aime pas la famille et tant d'autres balivernes. Ces gens-là ne connaissent pas la France. Or, je prétends qu'en France on aime plus la famille qu'en Angleterre et qu'aux Etats-Unis. En France nous avons le système de dot et d'héritage égal pour les enfants. C'est ce qui les tient attachés au foyer, resserre plus intimement les liens de la famille et n'en fait pas des colonisateurs. (*)

Ailleurs, presque encore adolescents, on les envoie comme un colis à destination d'une colonie quelconque et là ils se cherchent un home. Je ne parle pas bien entendu de certaines vieilles familles, rare exception qui ont conservé les traditions familiales.

En France, — c'est peut-être ridicule mais vous ne pouvez pas refaire le sentiment d'un peuple, — on se sépare rarement des siens, sans y penser quinze jours avant et quinze jours après. Un exemple entre mille.

Un jour que je parlais en voyage, j'avais oublié mes gants. Une vieille tante s'en aperçut, et courant après l'omnibus qui m'emportait, elle tomba et se cassa la jambe. Comme on la blâmait de son zèle, elle n'eut d'autre réponse, — réponse héroïque, — que celle-ci : "Le pauvre petit — j'avais vingt ans — se serait enrhumé, s'il n'avait eu ses gants..." Ailleurs, on aurait dit : "il s'en achètera une paire."

Comme on peut juger des sentiments d'un peuple par ses petits détails, j'ai cru devoir mentionner ce fait.

Si le sentiment de famille n'existe pas d'une manière égale chez tous les peuples, je crois qu'il est uniforme dans le cœur de chaque père et de chaque mère. Ainsi dernièrement, lors de son arrivée au Canada, un illustre personnage avait son fils malade. Le distingué voyageur refusa toute réception officielle, mais à la tombée de la nuit, il n'eut rien de plus pressé que d'aller s'agenouiller dans une église. Nul doute qu'il allait prier pour son fils. Cet illustre personnage, c'est Son Excellence Lord Minto, notre nouveau gouverneur-général, duquel nous disions en 1886, dans *Les Voyageurs Canadiens à l'expédition du Soudan* : "Lord Melgund, secrétaire du gouverneur-général, quoique ne faisant pas partie des "Voyageurs Canadiens," voudra bien nous permettre de mentionner ici son nom, pour le zèle, le dévouement, la bienveillance avec lesquels il a participé à l'organisation du "Contingent Canadien."

En rappelant ce fait, nous n'avons d'autre but, et nous sommes sûr d'être l'interprète des bateliers Canadiens, que de prier Son Excellence de daigner agréer nos souhaits de bienvenue et de joyeux avènement.

L'héroïsme proverbial que les braves pompiers de Montréal ont montré, lors de l'incendie de l'établissement Greenshield, nous remet au cœur une idée que nous avons déjà prônée. Ce serait de leur voir offrir, au moyen d'une souscription publique, une bannière ou un drapeau brodé par les mains de fée des dames de Montréal.

Ce drapeau, en soie rouge, porterait en lettres d'or les actes héroïques de la brigade et les noms des "braves tombés au champ d'honneur."

Nous soumettons respectueusement l'idée à Madame la Mairesse, déjà donatrice d'un drapeau aux cadets du Mont Saint-Louis.

Une idée de circonstance pour finir.

Les visites de premier de l'An, ayant une tendance

(*) Nous laissons à notre aimable correspondant la responsabilité de son affirmation, contredite par les grands économistes sociaux, Leroy-Beaulieu, etc. — La Réd.

à se perdre, je crois qu'il serait très pratique que chaque personne, le 1er janvier, à une heure fixée par proclamation du Maire, descende sur la rue, devant sa porte, prenne la main de son voisin et lui donne le baiser de paix que chacun se transmettrait.

■ Son Honneur le Maire pourrait donner le signal.

Jules P. Chabot

GLOOSCAPE

CONTE DE NOEL

Enfants, le discours languit
Rarement dessous le gui,
Tandis qu'en la casserole
La dinde cuit et rissole ;

Tandis qu'on met le couvert
Sous le buisson de houx vert
Qui porte les rouges baies
Et sent comme les huies ;

Tandis que dans le foyer
L'ouragan fait flamber, par
A coup de brise méchante
La bûche qui rit et chante.

Or, puisqu'il faut à mon tour
Dire un conte, qu'à l'entour
Du feu l'on forme la roue,
De crainte que je m'enroue.

C'est un conte du vieux temps,
Conte de plus de cent ans,
Que vous aimerez, j'espère.
Je l'apprends de mon grand-père.

Le Grand-Esprit qui s'appelait Glooscap,
Vivait alors sous une forme humaine
Dans un wigwam à la cime d'un cap.
L'Acadie était son domaine.

De Blomédon où son wigwam fumait,
Son œil perçant embrassait tout à l'aise,
Les lacs, les bois et la mer qui dormait
Sans ride, au pied de la falaise.

Glooscap était léger comme l'élan ;
Il ignorait la vieillesse alourdie,
Et ses cheveux, noirs comme le milan
Avaient vu naître l'Acadie.

Parfois visible et quelquefois voilé,
Il dirigeait les flèches indiennes,
Selon le vœu qu'on avait formulé,
Au cœur des guerriers ou des rennes.

Parfois aussi, sifflant ses deux chiens-loups,
Il s'en allait, comme l'aigle de l'aire,
Punir le mal en dieu fort jaloux
Et terrible dans sa colère.

Alors, un vent de tempête couchait
Au ras du sol la forêt gémissante,
Et l'Indien effrayé se cachait
Dans une attente frémissante.

Sa voix roulait de vallon en vallon,
Et ses regards étaient des étincelles ;
Sur l'océan son souffle d'aiglon
Chavirait bateaux et nacelles.

Son tomahawk frappait tout ce qui vit,
Ouvrait d'un coup un fleuve en la campagne,
Il frappait et l'océan asservi
Coulait du sein de la montagne.

Quand tremblant l'homme avait crié " Pardon, "
Quand il s'était jeté la face en terre
Devant le dieu qui règne à Blomédon
Dans la terreur et le mystère,

Alors calmant ses doques furieux,
L'onde et les vents qui lui prêtaient leur force,
Glooscap rentrait, vengé, victorieux
En son vaste wigwam d'écorce.

Et les tribus fumaient les calumets
De paix ensemble, à l'ombre des érables
Et faisaient vœu sur les plus hauts sommets
D'enterrer leurs fers misérables.

Glooscap, alors, redressait les pins tors,
Reverdissait le maïs dans la plaine
Et par les bois rappelait les castors
Et les bisons à longue laine.

A certain jour, au cap de Blomédon,
Pour égayer sa tristesse d'ermite
Le dieu voulait qu'on formât le cordon
Tout à l'entour de la marmite.

Ah ! quel, repas, enfants : des daims entiers
Et des saumons longs de plus de deux aunes,
Et l'hydromel qu'on buvait par setiers
Dans des cornes de buffle jaunes.

Assis en cercle autour d'un feu de pin,
A la façon des tribus indiennes,
On écoutait, au dessert, un devin
Dire des légendes anciennes.

Les jeunes gens dansaient sous les ormeaux
Sans chaperons pour entraver leur aise,
Pendant qu'au feu les squaws contaient leurs maux
Tout en fourgonnant dans la braise.

Mais, un jour vint changer tous ces destins ;
Adieu wigwam, adieu la casserole,
Adieu la danse, adieu les gros festins ;
Le Blomédon est sans parole.

Dans ce temps-là, l'homme blanc s'installait,
Race perfide, en ces mêmes parages,
Et de dégoût notre dieu s'en allait :
Il fit de pierre ses deux doques.

Glooscap, ait-on, reviendra dans mille ans,
Pour s'assurer si dans son Acadie
Règnent toujours avec les hommes blancs,
L'injustice et la perfidie.

Quand armé de pied en cap
Reviendra le dieu Glooscap,
N'ayons point l'âme enlaidie
Par la noire perfidie,

Sachons les lois de l'honneur,
Sachons le prix du bonheur.
Une bonne conscience
Est la première science.

Pour ce repas annuel,
A la table de Noël
Apportons un cœur sincère
Que nul mal moral n'ulcère !

Et maintenant, mes amis,
Voyez, le couvert est mis,
Et la dinde délectable
Fume au milieu de la table.

Tisonnons la bûche un peu.
Puis tournons le dos au feu,
Et comme la table est prête,
Mon conte est dit ; je m'arrête,

NOTE EXPLICATIVE : Les indiens de la Nouvelle-Ecosse, croient que le Grand-Esprit, Glooscap a autrefois vécu en Acadie. Blomédon était son séjour ; le lac de ses castors était le bassin des Mines ; il fendit la montagne du Nord pour faire passer la marée. A l'arrivée de l'homme blanc, qui le dégoûta par sa perfidie, il s'en alla, après avoir jeté son chaudron dans le bassin des Mines, ce qui forme aujourd'hui l'île Spencer, et après avoir changé ses chiens en rocs. On s'attend à le revoir.

Jules Mario Lanos

CONSEILS A DE JEUNES EPOUX

Au début, se contenter de peu.

Ne pas regarder les maisons plus riches et ne pas envier leurs somptueux mobiliers.

S'efforcer de conserver une indépendance parfaite et se garder des dettes, sous toutes les formes.

Eviter l'erreur trop fréquente de commettre l'imprudence de " commencer quand les parents finissent ".

Etre toujours gai dans l'intérieur de la famille, malgré les ennuis que peuvent causer les affaires et les difficultés de l'existence.

Se rappeler que l'opinion des autres importe peu, pourvu que vous soyez satisfaits de vous, que vous ayez conscience d'avoir accompli votre devoir et que vous imitiez vos dépenses suivant vos moyens.